

MOTORDOME



P8

20 au 30 août 2024

01



Pour ce numéro nous avons appris:

- 1** Que beaucoup d'artistes sont incapable de répondre à un simple courriel et s'énervent quand on leur fait remarquer que c'est pas mal l'équivalent que de regarder, la bouche grande ouverte, la bave au bout des lèvres, la personne qui demande l'heure si la rue St-Denis est par là ou par là.
- 2** C'est une très mauvaise idée de distribuer gratuitement des magazines d'une valeur d'environ 4 dollars pièce lors des festivals.
- 3** Payer un café à un artiste afin qu'il nous parle de ce qu'il vient de voir est rarement «juste un café».
- 4** Que l'équipe de com du MBAM est: soit vraiment parano, soit vachement incompetent, soit un subtil mélange des deux.



1924

WOODSTOCK - La troisième et dernière exposition de la saison en cours, la cinquième du genre, de l'Association des Arts de Woodstock a ouvert le 6 septembre pour se poursuivre jusqu'au 15 octobre. C'est une démonstration complète de la capacité de la jeune génération d'artistes de Woodstock à poursuivre leur chemin sans leurs aînés. On peut, bien sûr, trouver dans cette exposition un caractéristique «Portrait d'un Violoniste» par George Bellows, un «Paysage de Printemps» par Leon Kroll et un dynamique «Hall des Pompiers» par Charles Rosen, mais à part ces exceptions, les œuvres exposées sont pratiquement toutes de la nouvelle génération. Et cette exposition attirerait l'attention même dans la métropole pour la qualité élevée et remarquablement uniforme de son travail, ainsi que pour la variété des personnalités représentées.

C'est une progéniture enthousiaste et vigoureuse, cette jeune génération, et certains de ses leaders sont destinés à devenir de plus en plus connus du monde extérieur. Certains d'entre eux, en effet, sont déjà connus de la Cinquième Avenue et de la Cinquante-septième Rue, mais leur travail dans cette exposition contribue à les affirmer comme des personnalités distinctes avec lesquelles il faut compter. Il y a une certaine dose de «travail tendanciel» ici. Woodstock est aussi rempli de tendances maintenant qu'il l'a toujours été, ou que n'importe quel endroit où les artistes se rassemblent, mais les tendances sont d'un genre différent de celles d'il y a dix ou quinze ans. Si Cézanne, Matisse, Picasso ou Rousseau le Douanier n'avaient jamais existé, une grande partie de ce travail aurait certainement été différente.

La véritable tâche reste exactement ce qu'elle était auparavant, celle de distinguer les personnalités authentiques avec quelque chose à dire des peintres qui n'auraient rien à dire, peu importe leur langage artistique.

Il y a, par exemple, Henry Mattson avec deux de ses rendus inimitables et entièrement personnels de la campagne moderne non héroïque, celle des petites maisons de campagne et des routes d'État parcourues par les Ford. Il est dans la peinture ce que Sherwood Anderson est dans la prose tous deux sont très proches de nous révéler le cœur battant qui se cache dans le banal. Un autre peintre de personnalité réelle, qui mérite d'être bien mieux connu qu'il ne l'est, Neil Ives, contribue à une «Nature Morte» de grande envergure, l'une des toiles les plus solidement conçues et peintes de l'exposition entière.

Ici, aussi, la prose est d'un genre vigoureux et viril. Plus léger, le tableau de fleurs d'Ernest Fine, une toile inhabituellement gaie pour cet artiste sombre. La chaleur et le mouvement du Sud sont pleinement présents dans le grand et kaléidoscopique «Fee» de Paul Rohland, un souvenir de sa récente résidence dans le Sud de la France, et une richesse égale imprègne la couleur de l'«Intérieur» de Caroline Speare, sa femme. Un autre couple d'artistes qui contribuent de bonnes œuvres, tant dans des tons plus légers que plus précieux, sont Arnold et Lucile Blanch. Son «Ferme de Woodstock» naïvement sincère est une pièce de peinture totalement agréable et l'un des bijoux de l'exposition. Pamela Bianco, nouvelle résidente de la saison, contribue trois petites œuvres, toutes dans son style bien connu et étonnant. Judson Smith, enthousiaste de Woodstock depuis quelques années seulement, présente un paysage éclatant et vigoureux, et Warren Wheelock, à la fois peintures et sculptures sur bois. Harry Gottlieb présente un «Portrait» admirable et un «Paysage» chaleureusement sensuel, et Hermon More, une harmonie fraîche et sombre intitulée «Une Clôture Blanche». De bonnes aquarelles sont proposées par Richard Lahey, Jean Paul Slusser, Paul Rohland et Margaret Chaplin. Aucune mention du travail de Woodstock ne saurait être complète sans les éloges mérités pour la poterie de Carl Walters. En l'espace de trois ou quatre ans, cet artisan talentueux est parvenu au sommet de sa profession. Son travail en émail bleu et ses figurines méritent une mention spéciale. D'autres contributeurs sont John Carroll, Albert Heckman, Carl Eric Lindin, Reeves Brace, Charles Bateman, Henry Billings, W. E. Schumacher, E. B. Winslow, Alex Altenburg, E. H. Macomb, Marie L. Felden, T. Watanabe, Charles Mannine, J. L. Banks, E. Madeline Shiff, Paul Fiene, Myra Carr, J. B. Flannagan, Mary D. Smith, Alfred Hutty, Harry Tedlie, J. K. Woodruff, Rudolph Tandler, Van Dearing Perrine, Edgar M. Ward, Anita M. Smith, Konrad Cramer, Oscar Luders, B. L. Low, H. E. Kleinert et Austin Mecklem.

L'un des événements de l'été de l'Association des Arts a été la vente aux enchères le 30 août de petites œuvres contribuées par les membres, dont les recettes ont été utilisées pour payer la nouvelle couverture murale et les décorations de la galerie. Les enchères ont été dirigées par George Bellows et Charles Rosen, assistés par Judson Smith, et les ventes ont totalisé 1 350 dollars. Une grande partie du succès de la vente revient à John F. Carlson, qui a ranimé l'esprit des enchérisseurs pendant une après-midi de grande chaleur en distribuant des gobelets de limonade glacée.

***JE PENSE
QUE L'ART
EST MORT
MAINTENANT***





Dans un concept de démolition du monde de l'art bien entamé depuis l'exposition Frida Kahlo, la vie d'une icône, l'arsenal nous propose, pour la modique somme de 42 dollars par personne, pour une durée d'un peu plus de 30 minutes, une visite dans le monde interactif de Salvador Dali. Le touriste urbain en manque de sensations fortes, et parfois de haut-le-cœur bien senti, pourra voir devant ses yeux éblouis l'œuvre de Dali comme il ne l'aurait sans doute jamais voulu la présenter. Ça bouge, ça flotte, ça dégouline ; on sort notre cellulaire en cachette, il en restera bien quelque chose. Ça n'a plus rien à voir avec le surréalisme, mais ça en jette des tonnes, avec toute la subtilité de Tounne Void-void.

On aura bien sûr tenté d'y installer un espace pédagogique, mais après le désastre des deux autres salles...



LE CHARME DISCRET DU VELVEETA

En entrant au 445 St-Pierre, après avoir monté le long escalier se trouve la première exposition semi-publique d'I'm Not Andy, rassemblant leur travail de la dernière année dédié à la revisite d'Andy Warhol, comme le font les mauvais chefs tentant de réinventer la poutine, ou ces barmans en manque d'attention croyant que le Martini peut se faire avec autre chose que du gin, du vermouth et deux olives s'entrechoquant.

Pour une fois, contrairement à leurs habitudes, l'exposition se voulait sobre. Pas de musique tonitruante comme l'expo de New-York l'année précédente, pas d'éclairage psychédélique nous obligeant à regarder les œuvres entre deux flashes verdâtres. Juste une simple suite de 40 réinterprétations produites avec brio par un collectif manifestement bien au fait de la chose technique, avec un accent évident sur le ridicule de la chose. Seule concession : cette projection avec 4 variantes d'I'm Not Andy mangeant un hamburger.

On retiendra de cette exposition, ces pas de danse à moitié dévorés par un monstre et cette tablette de chocolat en guise de boîte de brillo. Et cette volonté, on s'en serait douté, de devenir un peu plus mainstream... Et pour une fois, cela est loin d'être malheureux.

À chaque deux ou trois ans, le musée des beaux-arts de Montréal semble oublier qu'il est un musée dédié... justement aux beaux-arts (bien que le terme soit assez malmené depuis trois ou 4 décennies) et se lance sans trop en avoir les compétences dans un succédané de musée d'histoire ou de civilisation. C'est le propre d'un musée qui a, faute de personnalité propre, tentera de plaire à tout le monde, avec en tête le touriste, la manne que représentent les visites scolaires et la dame qui trouvera ça ben beau pis ben intéressant pour ensuite aller se faire un bon bain de pied en écoutant les reprises de «On va se le dire».

En tournant un peu à gauche, en faisant un détour via le restaurant, sans trop se laisser tenter par la boutique souvenir qu'on gardera pour la fin, un peu vers la Colombie, mais britannique cette fois, vous pourrez ainsi voir avec le très Canadien le clan du loup de Dempsey Bob. Même thème mais d'une autre époque, tout en gardant la tête haute du «nous, on fait notre part pour la reconnaissance artistique autochtone», mais on n'ira tout de même pas jusqu'à rendre le truc intéressant.

Évidemment, dès qu'on entre, on se retrouve en pleine muséologie des pires pavillons thématiques des années 70 sur le vieux thème du «rien ne ressemble plus à une potiche qu'une autre potiche». C'est beige, très, très beige, extrêmement beige. Le musée tentera de vous faire croire que le message est encore d'une grande pertinence aujourd'hui et nous emmène entre autres à réfléchir à l'interdépendance (le nouveau mot à la mode chez les musées après le postmoderne des années 80, le ludique des années 90 et la médiation des années 2000) entre notre planète (on verra ici la tentative écolo-marketing) et tous les êtres qui y habitent (y compris la dame au bain de pied ci-haut mentionnée). On tente ici l'artifice intellectuel, ça reste beige.

On voudra faire original (les pièces ne sont pas datées, ce qui enlève toute dimension historique à la chose), le mélange des genres (la vingtaine de trucs de Confucio Hernandez Makuritofe) qui donne plus l'impression d'un zouk bon chic bon genre qu'une exposition raisonnée, mais à quoi pouvez-vous vous attendre d'une exposition quand même les principaux responsables de ce foutoir d'à peu près 400 pièces ont préféré s'asseoir et méditer afin d'entrer dans le monde de la Colombie autochtone plutôt que de se lancer dans une recherche sérieuse et approfondie d'un sujet qui mérite beaucoup mieux qu'une attraction touristique pseudo-éducative d'un musée municipal.

COLOMBIE AUTOCHTONE

Pensées et splendeurs de la Colombie autochtone



Bien sûr, il est impossible de résister à une affiche si imaginative, au design graphique si original. On dira ce qu'on veut, mais l'équipe de communication du musée des beaux-arts est vraiment au fait des dernières tendances.



MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTREAL

LACMA

MFAH

Museo de Arte

Museo de Arte

Museo de Arte

Museo de Arte

Jusqu'au
1^{er} octobre 2023

Réservez vos billets
www.mbam.org



Bethsabée, forte d'une maîtrise en cinéma que personne n'a lue, et d'une tentative de roman sur la modernité postmoderne en situation urbaine écrite à six mains universitaires, ce qui lui a valu en plus d'un bon poste dans un cégep de catégorie moyenne et un retour à prix fixe de 3 209 invendus, une solide réputation de pseudo-intellectuelle revancharde... Justement, revanchait.

-Depuis plus de 20 ans, il est impossible de ne pas remarquer la montée en popularité de la «mignonité» en tant que phénomène artistique mondial. Non seulement cela ne signifie pas une simple tendance éphémère due à un marketing exacerbé, mais cela reflète l'esprit du temps en incarnant les complexités et les incertitudes de l'existence contemporaine.

Se dit-elle. À haute voix. Devant ces étudiants. 30 minutes avant la fin du cours. La Doris avait déjà foutu son cartable dans son sac à dos.

-Le mélange des genres et le rejet des dichotomies traditionnelles s'alignent sur une compréhension changeante de l'identité, remettant en question l'authenticité et la sincérité tout en exprimant une absence de clarté qui résonne avec l'expérience moderne. Elle tient un miroir devant la société, exposant à la fois son désir d'innocence et sa relation complexe avec les dynamiques de pouvoir. Souvent mal comprise et encore plus souvent mal critiquée, la mignonnerie offre un prisme à travers lequel nous pouvons mieux comprendre nos valeurs en évolution et notre paysage culturel.

Là-dessus, en l'absence de public compétent, elle décida de faire dans le name-dropping obtus.

-Il y a eu bien sûr l'évolution des codes graphiques de Mickey Mouse, de Steamboat Willie à la représentation sublimée de Mickey dans Fantasia. La différence est bien sûr évidente : ses joues sont devenues plus rondes et saillantes, sa forme est maintenant dodue et arrondie, les extrémités sont courtes et épaisses, ses surfaces corporelles sont douces et agréables au toucher. On parlera aussi du succès de Hello Kitty, en passant par Pokémon qui relève davantage de l'expérience commerciale que de l'art. Koons l'a expérimenté avec ses «Balloon Dog». Les mauvaises langues diront qu'on peut dire la même chose de Dewitt avec «Sploch #3».

Elle était très fière de pouvoir nommer Dewitt. Koons, tout le monde connaît, mais Dewitt, ça... Ça en jette. Cependant, tout avait été gâché avec cet imbécile qui lança, sous l'hilarité générale de ce terrain fertile d'ignorance qu'est le cégep : «surfaces corporelles douces et agréables au toucher».

-Prenez l'œuvre de Takashi Murakami, par exemple...

Et voilà, elle les avait perdus encore, une heure perdue à chercher «painter like Jeff Koons» sur internet. Elle pensa qu'elle devait, sans faute, s'arrêter au Métro. C'était mercredi, dernière chance pour acheter du café Folgers à moitié prix.



MOURRIER

L'agonie fut longue et pénible, tout cela bien sûr, dans le déni quasi total.

Si vous aviez la chance d'étudier la photographie au Cégep du Vieux-Montréal dans les années 80, vous aviez également la possibilité de côtoyer des professeurs qui étaient issus d'institutions aussi prestigieuses que le London College of Printing, la Rochester Institute of Technology, avec un directeur ayant fait ses preuves avec l'Agence France-Presse.

Aujourd'hui, au même collège, vous devez vous contenter principalement d'anciens étudiants provenant des années 90 ou 2000, anciennement photographes de mariage ou tout simplement propriétaires d'école photographique déchu. Le dernier haut fait d'arme du département: un projet imitant la série In the American West de Richard Avedon en utilisant un appareil numérique et des softboxs comme éclairage (la série originale d'Avedon était en chambre 8x10 avec lumière naturelle). En effet, l'imagination et les défis techniques ne sont plus vraiment au rendez-vous au sixième étage.

Pas que cela change grand-chose, la plupart des anciens ont passés rapidement à autre chose; du pseudo-artiste vivant malgré ses presque 60 piges avec les résidus de la fortune de papa, à celui qui tient un hôtel au Guatemala en passant par celui qui est maintenant caissier à la SAQ. Je passerai outre celui qui est désormais propriétaire d'un club de golf ou celui qui gère l'installation d'antennes... je crois que l'expression juste est :tout ça pour ça? Personnellement je préfère: C'est triste de perdre d'aussi bonne confiture sur d'aussi tristes tartines.

L'enseignement de la photographie est passé du stade d'hyper spécialisation des années 60-00 pour à la démocratisation en 90. Auparavant, et encore aujourd'hui d'ailleurs, quelques programmes universitaires, puis collégiaux, avec à peu près le même programme, étaient disponibles se ressemblant tant sur le fond que la forme, le tout dans un joyeux bordel d'omniscience et de compétition bon enfant uniquement basée sur la réputation de l'institution. Maintenant, question de bien enfoncer le clou du respect de la profession, un cours professionnel de niveau secondaire est d'une durée de deux ans est disponible qui vous garantira un salaire d'environ... 20\$ de l'heure. On ne parle bien sûr pas d'art ici, mais de jobs.

Certaines personnes parleront de la compétition du téléphone ou de l'automatisation des caméras. Tout le monde peut apprendre les rudiments de la photographie avec YouTube ou d'autres cours en ligne payants, vous promettant de projeter au rang d'œuvres d'art la photo de votre petit neveu glissant au deuxième but dans son tournoi de baseball Pee-Wee à Bois-des-Filion. D'autres vous garantissent un revenu de 10 000 dollars par mois dans le merveilleux monde de... la photographie scolaire. Vous pouvez même en trouver qui prônent la supériorité de la photographie argentique sans savoir ce qu'est un agrandisseur, tout en utilisant le mode automatique à fond.

Vous en trouverez même une qui pratique la photographie bienveillante axée sur le non-jugement, un boomer creepy, qui refait constamment la même photo avec le même éclairage, avec des mannequins semi-dénudés, question de faire baver les vieux mon-oncle, sans parler de celui qui promet de devenir photographe professionnel en moins de 2 semaines. On enseigne la photographie comme une technique, au même titre que le FINA30222 Évaluation et utilisation des instruments financiers dérivés. Le mot art n'est pas très présent, après tout c'est tellement subjectif l'art, lanceront-ils comme argument. (Remarquez que la photographie dite artistique a eu son lot de monstruosités. Si vous avez la moindre notion technique, essayez de regarder une photo de Michael Snow sans rigoler. Plus près d'ici, regarder l'œuvre de Raymonde April sans faire une crise d'urticaire relève du défi, sans parler qu'on a déjà essayé de faire passer les fantasmes pédophiles de David Hamilton comme étant dignes de mention dans certaines galeries bon chic, non genre des années 80.)

Nous pourrions peut-être blâmer la nature hybride de la photographie, art pour les uns, simple boîte à souvenir pour les autres, véhicule publicitaire, ode à l'ego, jouet de luxe... la photographie a toujours ratissé large s'adaptant à son vrai public cible, le preneur de photos, et comme tout ce qui s'adapte fini par perdre son âme... Ou, tout comme l'industrie musicale, de trop grands abus monétaires commis par les photographes d'une certaine génération ayant eu comme effet de bien sûr ne laisser que les miettes aux nouveaux venus avec en prime la méfiance des clients sur le réel coût d'une photographie bien foutue. Ajouter à cela la paresse tant intellectuelle qu'artistique...



Je ne sais pas comment être clair sur le truc.

Il y a quelque chose de très particulier lorsque l'on parle des premiers balbutiements de l'art graphique, enfin celui avec le dessin commercial en tête. Ces petites choses servant à attirer l'attention sur une marque plutôt que sur celles des autres, celles avec un caractère moins éphémère que les affiches de spectacles, mais qui, malgré tout, devaient durer le temps d'une production pour ensuite être remplacées par un truc du même acabit graphique.

Bien que depuis quelques décennies le design graphique traditionnel se contente de combiner des éléments tels que la photographie et des illustrations à de la typographie, la ligne fut longtemps beaucoup moins claire, surtout avant l'avènement de la trame photographique. Ça, mon ami, ça, ça a fucké le chien.

À cette époque, personne, bien sûr, ne parlait de focus group, de couleur, du diktat de l'Art Directors Club ou de la fameuse palette colorimétrique si chère aux agences de publicité, mais plutôt d'un art discret se proposant plus de l'artisan que de l'artiste, souvent un homme dans un mini-bureau de Camden, travaillant 10 heures par jour, 6 jours par semaine devant une table à dessin dont la seule fonction était de dessiner Nipper après Nipper, avec une typographie lisible, avec comme seul éclairage la christ de fenêtre qui donnait sur le sud.

Ces petites œuvres d'art, destinées à tous et à personne que chacun pouvait acheter, même si cela n'était pas la fonction première, comme justement ces petites boîtes de métal servant à contenir les aiguilles de gramophone dans les années 10 ou 20. Une production de 10 000 ou 15 000

exemplaires, donc destinée à moyen terme à la décharge municipale, puisque les instructions stipulaient que chaque aiguille était bonne pour seulement une écoute. Pour entre 10 et 25 sous, vous aviez une œuvre d'art entre les mains, mais qui le savait?

C'est bon comme ça ou tu veux que je foute des mots un peu plus compliqués ?

ROCK'N'ROLL TAKE 4

L'OSTIE DE SÉRIE SUR LA CHOSE LA PLUS IMPORTANTE AU MONDE

